

Quitter le parc d'attraction

Laurence Côté-Fournier

Numéro 309, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79190ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté-Fournier, L. (2015). Compte rendu de [Quitter le parc d'attraction]. *Liberté*, (309), 57–58.

Quitter le parc d'attractions

Les nouvelles de George Saunders mettent la fiction au service d'une éthique de la bonté.

LAURENCE CÔTÉ-FOURNIER

LES ALLOCUTIONS des écrivains sur la condition humaine et la société ont, ces dernières années, fourni un nombre impressionnant de citations virales et de formules-chocs que j'ai vues défiler ad nauseam sur Twitter et dans les fils d'actualité Facebook de gens qui ne sont pourtant pas des rats de bibliothèque. David Foster Wallace a ouvert le bal malgré lui en 2005, en livrant un discours poignant sur les difficultés quotidiennes de l'existence, quelques années avant son propre suicide, qui confèrera un nouveau sens à ses propos. Plus récemment, l'écrivaine de science-fiction Ursula K. Le Guin, en dénonçant les abus du capitalisme lors de la cérémonie de remise du National Book Award, a tout à coup vu sa popularité décupler, elle qui jouissait d'une reconnaissance plutôt confidentielle jusqu'alors.

C'est aussi le sort qu'a connu l'américain George Saunders, grâce à un discours sur la bonté livré lors d'une collation des grades à l'Université de Syracuse en 2013, qui a eu un retentissement impressionnant. Saunders y racontait que rien dans sa vie ne lui avait causé autant de regrets que les occasions où il avait manqué de bonté; ni la pauvreté occasionnelle, ni les humiliations amoureuses, ni même le moment où il était tombé gravement malade en se baignant dans une rivière de Sumatra polluée par les excréments de centaines de singes. Si les obstacles sur la voie de la bonté sont nombreux, avertissait-il, cela ne doit toutefois pas nous faire oublier que rien n'importe davantage que de rester généreux et aimant envers autrui.

Malgré l'humour de Saunders, on conviendra que les vérités énoncées par l'auteur n'avaient rien de novateur. Mises en parallèle avec ses œuvres, elles rappellent à quel point la littérature, quand elle réussit son pari, vient complexifier toute morale simple qui prétendrait contenir les enjeux qu'elle aborde. Les nouvelles écrites par Saunders mettent effectivement à l'avant-plan des questions éthiques liées à la bonté, mais elles le font en exposant la force des contraintes et exigences que notre mode de vie nous impose et qui limitent notre capacité à l'altruisme, dans une société où tout a été contaminé par la logique corporatiste. Saunders procède par exagération, en multipliant les situations absurdes et

improbables, et ce n'est pas sans raison qu'on l'a souvent comparé à Kurt Vonnegut et à John Kennedy Toole; Saunders, comme eux, est un satiriste de premier plan. Son plus récent recueil de nouvelles, l'excellent *Dix décembre*, poursuit le travail de détournement amorcé en 1996 avec *CivilWarLand in Bad Decline* et continué avec une série de recueils du même ordre (*Pastoralia*, *In Persuasion Nation*) qui ont valu à Saunders, en 2006, une bourse Genius de la Fondation MacArthur.

GEORGE SAUNDERS

Dix décembre

Traduction d'Olivier Deparis
L'Olivier, 2015, 264 p.

L'aspect insolite des nouvelles de Saunders, loin de servir à nourrir des complots paranoïaques à la Pynchon, s'infiltré dans le quotidien le plus ordinaire, celui de familles de la classe moyenne aux ambitions tout à fait communes. Une des meilleures nouvelles de *Dix décembre*, « La chronique des Semplica Girls », part d'une problématique en apparence banale, révélée à travers le journal d'un père de famille. Nous nous trouvons dans une société semblable à la nôtre, mais dont la logique capitaliste s'avère un cran plus agressive, ce que révèle assez clairement l'utilisation de travailleurs étrangers « importés » pour servir de décorations extérieures aux maisons cossues. Comme ces flamants roses qu'on disposait autrefois sur les pelouses, ils sont des poupées vivantes à exhiber, enchaînées sur place jusqu'au terme de leur contrat. Le jeune père qui raconte ses problèmes n'est pas riche, et sa petite fille Lilly, dont l'anniversaire approche, assiste aux fêtes extravagantes organisées pour ses compagnes en sachant très bien qu'elle n'aura pas droit à des gens décoratifs pour compléter l'aménagement paysager, pas davantage qu'elle n'obtiendra six lamas et neuf chevaux pour impressionner ses convives. Le père raconte avec anxiété, jour après jour, la tristesse de sa fille résignée à ne rien recevoir, jusqu'au moment où il gagne une petite somme à la loterie, qui sera entièrement dépensée pour célébrer avec faste l'anniversaire de l'enfant.

Ce soir-là, Lilly se sent pour une rare fois l'égale des autres, et ses parents, que plus personne ne snobe, ont le sentiment inouï d'être acceptés par les membres des classes sociales supérieures. Si le père avoue un certain malaise à l'idée d'enchaîner à sa pelouse des figurants venus de pays défavorisés, comme ses voisins l'ont fait, il rationalise ses actes en se

convainquant de la légitimité de sa démarche : ces locations sont chose commune, et puis ses pauvres travailleurs immigrés ne vivaient-ils pas dans des conditions bien plus terribles dans leur pays d'origine pour accepter de se plier à ce type de contrat ? Hélas, la plus jeune de ses filles n'est pas de cet avis et, pendant la nuit, libère les travailleurs, condamnant sans le savoir son père à se ruiner pour rembourser les contrats rompus par le geste de son enfant.

On comprend aisément que les travailleurs importés incarnent une sorte de retour du refoulé, celui d'un système permettant à quelques-uns d'accéder à un niveau de vie élevé grâce au labeur de millions d'exploités cachés par les structures économiques. Si on peut accuser d'un certain didactisme cette représentation, l'angoisse du père quant aux privations que doit vivre sa petite fille sonne juste. Parmi tous les auteurs qui dénoncent les dérives de la surconsommation et la place proprement terrifiante qu'occupent désormais les grandes corporations et le *branding* dans nos vies, peu parviennent à en tirer des questionnements significatifs

Saunders joue avec brio du vocabulaire des grandes compagnies, celui des slogans de motivation et des rapports d'évaluation qui jaugent le degré de satisfaction offert par chaque individu-travailleur.

sur la manière dont notre existence s'en trouve transformée. Leur style tend souvent vers une critique de l'égoïsme à outrance des consommateurs, qui accepteraient avec joie d'être réduits à des caricatures d'être humain pourvu qu'ils portent des lunettes de soleil dernier cri, façon Bret Easton Ellis. Saunders montre plutôt comment nous sommes pris dans cet écheveau de compromis moraux parce que nous n'avons pas le choix, ou si peu, car nous avons des familles à nourrir et des proches pour qui nous souhaitons le meilleur. Or le meilleur, dans une société façonnée par les intérêts de quelques puissants, ne s'obtient parfois qu'au détriment d'autrui. Saunders multiplie dans ses nouvelles les situations où des entreprises encouragent leurs employés à dénoncer leurs collègues moins performants, pour le bien-être de tous.

Une des grandes qualités de l'écrivain est de savoir jouer des représentations que ces puissances politiques et économiques nous assènent et nous forcent à assimiler, et en cela, il utilise la fiction pour nous en révéler d'autres. Deux nouvelles publiées dans ses recueils précédents mettent en scène des parcs d'attractions plus grands que nature, l'un reproduisant la Guerre de Sécession (« Grandeur et décadence d'un parc d'attractions »), l'autre l'époque des hommes de Cro-Magnon (« Pastoralia »), qui offrent aux visiteurs des mondes et des récits à consommer. Ces parcs d'attractions gigantesques obligent leurs employés à vivre la quasi-totalité de leur existence sur le mode de la représentation. « Pastoralia » décrit le quotidien insolite de deux personnes vivant dans une caverne au milieu de nulle part, prétendant gober des

mouches en grognant, au cas où l'un des rares visiteurs de ce parc immense se rendrait jusqu'à eux. Leur temps appartient aux compagnies, même si personne n'est témoin de leurs actes, et les émotions affichées doivent être en tout temps conformes à celles du personnage joué. Les visiteurs sont invités à rapporter les ruptures de ton suspectes. Dans ces métaphictions, c'est la vie privée des employés qui apparaît comme une nuisance, une rupture dans la mise en scène qui en est venue à envahir tout l'espace du réel.

Dix décembre poursuit dans cette lignée en montrant l'assimilation intime de ces représentations. Saunders joue avec brio du vocabulaire des grandes compagnies, celui des slogans de motivation, des bulletins de performance et des rapports d'évaluation qui jaugent le degré de satisfaction offert par chaque individu-travailleur. Une des nouvelles est entièrement constituée d'un mémo envoyé aux employés pour les encourager avec une bonne humeur ostentatoire à être plus performants et plus positifs, en exposant la rationalité parfaite de ce comportement : « Imaginons que nous devons nettoyer une étagère. Est-ce que je veux la nettoyer en étant gai ou en étant triste ? Qu'est-ce qui est le plus efficace ? Pour moi ? Quelle est la manière la plus efficace d'y parvenir ? En nettoyant cette étagère vite et en la nettoyant bien. Et quel état d'esprit m'aidera à nettoyer cette étagère vite et bien ? La réponse est-elle, Négatif ? Un état d'esprit négatif ? Vous savez pertinemment que non. Le maître mot de ce mémo est donc, Positif. » Le refrain est connu : notre premier ministre ne nous encourageait-il pas, récemment, à ne pas être moroses *malgré tout* ?

Dans les récits de Saunders, ce vocabulaire débilisant s'échappe du bureau pour s'infiltrer dans la conscience des personnages, leur vie privée devenant quantifiable et comparable à celle des gens qui les entourent. Un gala mettant à l'encan deux hommes au profit d'une œuvre de charité locale se transforme en une lutte intérieure entre le bien et le mal chez le moins accompli des deux, qui cherche à se venger sur son rival de l'humiliation d'être un perdant. Un homme atteint du cancer opte pour le suicide en songeant lucidement aux efforts et coûts supplémentaires que son état impose à ses proches. Dans ce cadre, l'exigence de pratiquer la bonté, loin de s'avérer un précepte vaguement *New Age* ou une manière de se donner bonne conscience à faible coût, force à déceler nos conditionnements au cœur de nos habitudes et de nos perceptions, dans un monde où même les corporations n'hésitent pas à se vendre comme des entités généreuses et altruistes.

La satire est un art délicat. Rien de plus facile que de grossir des traits de société en adoptant une position de surplomb par rapport à l'univers représenté. Or ces satires, le plus souvent, ne nous apprennent rien sur notre monde : il n'est pas difficile d'affirmer que le système capitaliste transforme tout en marchandise. Saunders a la modestie de se placer parmi nous en faisant preuve de sollicitude à l'égard de ses personnages. Ceux-ci seront peut-être réduits à l'état de marchandise, mais ses récits montrent leurs tentatives, parfois ridicules et bancales, mais sincères, d'échapper à ce sort et de sauvegarder leur humanité. **L**